

blonneux, mais qui ensuite, après les pluies accompagnées d'effroyables orages, se garnissent, pour la joie du regard, de hautes herbes prodigieuses, ou bien sur la lisière des grandes forêts touffues où se trouve le palissandre, des grandes forêts abondantes en palmiers, où l'on recueille le caoutchouc, la vanille, la salsepareille, le quinquina, le manioc !... Qu'il nous montre ces hommes dans cette nature ainsi qu'il l'a fait dans quelques-uns, quelques-uns seulement de ses *contes américains*. Nous pourrions suivre ces récits d'autant plus vigoureux et plus colorés qu'ils le seront sans art. Et l'art extrême de notre littérature pourra tirer quelque profit de cette extrême simplicité. N'est-ce pas notre devoir de prendre partout des leçons et des exemples de simplicité, de naturel, de vérité, partout, même dans les conteurs vénézuéliens.

J. ERNEST-CHARLES.



THÉÂTRES

Odéon : *La Seconde Madame Tanqueray*, pièce en 4 actes de M. PINERO. Traduction de M. ROBERT D'HUMIÈRES.
La question du Répertoire.

La fortune d'une pièce varie nécessairement avec les milieux dans lesquels on la produit, si bien que telle œuvre jouée sur telle scène et faisant courir tout Paris risquerait sur telle autre de n'avoir qu'un public fort restreint. Il en va de même pour les expositions de peinture qui réussissent différemment suivant qu'on les organise rue de Sèze ou rue Laffitte ou quai Malaquais. Un kilomètre de plus ou de moins est une énorme distance pour la badauderie parisienne, plus difficile à franchir à certaines heures de la saison que deux degrés de latitude !

La chronique nous apprend que cette *Seconde Madame Tanqueray* qui nous vient de Londres, et qui reçut le baptême du *Cant* britannique, constitua le plus magnifique succès de toute une saison londonienne. « Avez-vous vu la *Seconde Madame Tanqueray* ? Il faut aller voir la *Seconde Madame Tanqueray*... » telle était l'unique sujet de conversation des salons. Il y avait là-bas, au pays des brouillards, une actrice qui tenait le rôle avec une virtuosité extrême, M^{me} Patrick Campbell, qui manifestait un réalisme saisissant et faisait par là courir toute la société. Mais cette protagoniste éclatante n'eut point suffi à justifier, à expliquer un tel succès, et il y fallait autre chose : une satisfaction morale qui trouve son origine dans la *respectabilité* anglaise. La *Seconde Madame Tanqueray*, c'est une *Dame aux Camélias* pour mœurs britanniques... c'est le juste châtiement réservé à ces femmes qui eurent l'audace

de se mal conduire durant une période de leur vie... Que dis-je ? réservé — il ne s'agit pas seulement de la société qui les condamne et les exécute : il s'agit encore d'elles-mêmes qui appliquent la sentence, car la seconde M^{me} Tanqueray s'arrache par la mort au milieu dans lequel elle ne peut s'adapter.

Vous sentez bien que c'est là un plaidoyer tout moral, puisque britannique, ... et que les personnages sont des pantins mis en branle par d'innombrables ficelles. La psychologie d'une telle œuvre est plus que rudimentaire : elle est inexistante et tout au rebours du sens commun. En deux mots exposons la donnée. Voilà une femme dont la première jeunesse fut orageuse, plus qu'orageuse puisqu'elle a toute une liste d'amants ! Cette liste, elle est sur le point de la soumettre au brave gentleman qui lui offre galamment son cœur et sa main, et ce pour qu'il n'y ait point erreur ni dissimulation sur la qualité de l'objet... Voilà déjà une démarche qui n'est point banale... Et quand le gentleman a refusé de l'ouvrir, quand il l'a jetée au feu, comme il sied à un gentilhomme idéal, c'est l'union légitime qui s'ensuit.

Voilà donc une femme, pensez-vous, qui va faire tout le possible pour s'adapter à son nouveau milieu et les efforts ne doivent pas être rudés... Heureuse, trop heureuse d'avoir rencontré un galant homme qui sincèrement l'adore et lui donne son nom après de tels orages, elle s'accommodera aisément aux circonstances de son nouvel état ! Le beau mérite d'ailleurs ! La solitude à deux quand on aime — et l'auteur nous les montre s'aimant sincèrement — est l'enchantement des débuts d'amour, et les retraites ombreuses ne sont pas douces aux seuls amants de la vingtième année, mais encore à ceux-là qui viennent y raviver, au seuil de la maturité, les sensations de la première jeunesse... C'est là de la bonne psychologie... voilà l'ordinaire et la logique de la vie. Il n'en va pas ainsi avec la seconde M^{me} Tanqueray. Aimée, gâtée, choyée par un mari qui n'a d'yeux que pour elle, il semble qu'elle s'en aperçoive à peine. Elle n'a d'yeux, elle, que pour le monde qui l'entoure, et qui lui refuse les hommages auxquels elle prétend ; pour la châtelaine voisine qui eut l'audace de ne pas venir lui rendre ses devoirs, ou qui du moins ne l'a fait que tardivement : pour la petite Ellen, sa belle-fille, née du premier mariage de M. Tanqueray, qui n'a pas pour elle toute la tendresse qu'elle souhaiterait, et dont elle voudrait forcer l'amour !... Etrange femme, non moins illogique que malhabile, dont toute l'attention, dont tous les soins devraient avoir pour objectif le galant homme qui l'a réhabilitée par son amour et qui se soucie de lui, en réalité, moins que de son dernier amant d'autrefois ! J'ignore si les courtisanes réhabilitées

de Londres sont bâties sur ce modèle, et si cette seconde M^{me} Tanqueray est copiée sur nature... Mais je leur fais l'honneur de les croire plus habiles et plus accommodantes avec la vie, ou simplement plus *humaines*, c'est-à-dire douées d'une âme en qui les mouvements de l'amour ont des réactions plus douces !

... Qui ne voit au surplus que c'est là une *moralité* britannique, pièce à thèse, dirons-nous, où les personnages sont de bois et dépourvus de toute vérité ! Littérature pour *cagots d'outre-Manche*... et nous les savons plus fermés, plus ennuyeux, plus redoutables que ceux-là même de notre pays ! En vérité, cette seconde M^{me} Tanqueray mérite à tous égards le sort qu'elle s'est préparé. Elle le mérite pour avoir été elle-même l'artisan de sa ruine, et pour avoir, d'une telle mauvaise grâce, rejeté les conditions de la vie ! La voici qui retrouve sur son chemin un de ses anciens amants, devenu le fiancé de sa belle-fille Ellen. Le silence, un silence discret, pourrait sans doute arranger tout... Mais elle parle, elle veut parler : elle retire du foyer où M. Tanqueray l'avait jetée, la liste fatale... Elle précise... et lorsque finalement, pour échapper à la situation inextricable où elle s'est elle-même placée, elle a recours au suicide, nous ne trouvons pas un mouvement de pitié pour cette exaspérante créature, et c'est avec un soupir de satisfaction que nous la voyons disparaître de nos yeux.

M^{me} Berthe Bady s'est tirée avec une grande habileté de ce rôle ingrat. Elle y a montré des qualités de passion et de vie que nous devons justement attendre de celle qui créa la Maslova de Tolstoï, et si quelque artiste au monde pouvait défendre à nos yeux de Français une telle conception, assurément c'était elle. M. Kemm a fait tout ce qu'il a pu dans le rôle de M. Tanqueray, plus ingrat encore parce qu'il est tout *passif*. Quant à M^{lle} Maille, elle s'est montrée dans le rôle d'Ellen aussi fade, aussi médiocre, aussi *province* qu'il se peut imaginer : c'est la plus naïve des ingénues ! Il y a un passage de la pièce où son interlocutrice lui dit : — « Il paraît, mademoiselle, que vous revenez de Paris... — De Carpentras à peine ! » observa mon voisin, et jamais appréciation ne fût mieux appliquée !

* * *

Je n'ai pas l'habitude de publier à cette place les lettres qui me sont adressées à la suite de mes articles : lettres d'auteurs, interprètes ou lecteurs ; non pas qu'il n'y en ait de fort curieuses et qui touchent parfois de la façon la plus originale au vif du sujet. Mais en toutes choses il faut craindre que l'usage engendre l'abus, et je crois que les lecteurs

s'intéressent avant tout à l'analyse des œuvres qui leur sont présentées.

Pourtant, sur cette question du *Répertoire*, auquel il m'a paru utile de consacrer deux articles, j'ai reçu, entre autres adhésions, deux lettres que je me reprocherais de ne pas livrer à la publicité. La première est de M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique, que je visais tout particulièrement dans mon étude sur le *Répertoire Lyrique*, et qui a bien voulu y répondre par une véritable déclaration de principes :

Monsieur,

Je suis tellement d'accord avec vous sur la nécessité de refaire un répertoire à nos théâtres que sur le nouveau cahier des charges en élaboration à la direction des Beaux-Arts en vue du renouvellement de mon privilège, j'ai demandé moi-même que l'obligation de maintenir à la scène le « genre national de l'Opéra-Comique » fût remplacé par « les œuvres classiques du premier et du second ordre », ce qui veut dire : 1^{er} ordre : Mozart, Beethoven, Rameau, Glück, Weber... 2^e ordre : Grétry, Méhul, Boïeldieu, et ceux, parmi leurs successeurs, qui pourraient être classés par le temps dans l'une et l'autre catégorie : Gounod, Bizet...

Dans votre article du 16 janvier, si encourageant pour mes efforts, vous me poussez à monter les grands chefs-d'œuvre classiques avec les ressources de la troupe ordinaire de l'Opéra-Comique, et à ne point subordonner leur reprise à la présence accidentelle d'un artiste engagé en « représentation ». Ce serait, en effet, la condition essentielle de la création d'un répertoire formé de ces grands chefs-d'œuvre. La difficulté, c'est que ces chefs-d'œuvre sont presque tous des opéras, et exigent des chanteurs dont je n'ai pas l'emploi de façon courante. Manon ne peut être Armide, ni Carmen Fidelio. Ce n'est donc qu'à la longue, et lorsque tout ce nouveau répertoire aura remplacé celui qui tombe en ruines, que de nouveaux *emplois* se seront établis dans la troupe d'un théâtre comme le mien, et que l'on pourra alors jouer couramment le Glück et le Mozart, comme on jouait l'Auber et l'Adam. J'y travaille, mais nous n'en sommes pas là encore, et j'ai besoin, pour les premières tentatives de ce genre, de faire appel à des artistes en représentation.

Voyez ce qui m'arrive avec les *Troyens*. J'avais voulu fêter le centenaire de Berlioz en remontant son chef-d'œuvre, et j'avais engagé M^{me} Litvinne... Or voici que des difficultés d'interprétation surgissent au dernier moment, et m'empêchent de réaliser mon projet : il me faut renoncer au *Troyens*.

Pourtant le public n'y perdra pas. Je crois au contraire qu'il ne sera pas fâché de se reposer un peu du Berlioz dont on l'aura saturé tout l'hiver. Je viens, en effet, de m'entendre avec M^{me} Litvinne pour remplacer les *Troyens* par une reprise de l'*Alceste* de Glück, l'*Alceste* en entier.

Nous remettons donc à une autre année les *Troyens* qui pourront servir à une rentrée de Delna (?), et je vais remonter l'*Alceste* avec l'arrière-pensée de garder l'œuvre à mon répertoire, et, après M^{me} Litvinne, de confier le rôle à une jeune artiste, M^{me} Friché, de façon à entrer dans le système que vous préconisez.

Excusez-moi de vous écrire si longuement. Il m'a semblé que la meilleure façon de vous remercier de votre article était de vous montrer que je ne faisais pas comme les petits enfants qui lèchent la confiture de leurs tartines et laissent le pain. Le pain quotidien de demain, à l'Opéra, et même à l'Opéra-Comique, ce sont les grands noms que nous avons cités, mais ce pain n'est pas cuit encore. Soyez indulgent au boulanger !

ALBERT CARRÉ.

De cette intéressante lettre qui m'apparaît en certains endroits comme une déclaration de principes, il convient à mon sens de retenir deux points, qui

confirment étrangement les idées qu'à cette place nous défendons. Et c'est en premier lieu, l'évolution du goût public, constaté par le témoin le mieux informé, celui qui est le mieux placé pour ce faire, parce que chaque soir, et à chaque fin du mois, il tient en main les pièces irrécusables. Lorsque M. Albert Carré souligne avec quelque ironie : *le genre national de l'Opéra-Comique* dont il demande le remplacement à son cahier des charges par *les œuvres classiques*, lorsque plus loin il constate que l'ancien répertoire, c'est à-dire l'Auber et l'Adam, tombe en ruines, il donne un appui de plus, et le plus autorisé des appuis, à l'idée que nous avons ici même, plus d'une fois développée : à savoir que la magnifique expansion de la culture musicale en ces vingt dernières années avait créé un véritable public et un public passionné pour *Don Juan, Orphée, Alceste, Le Freychütz, Fidelio*, etc. Il est facile de prévoir un temps — et ce temps n'est pas loin, où cette appellation : *Opéra-Comique*, n'aura plus de sens pour désigner la seconde scène lyrique de Paris, et où il faudra lui substituer, de gré ou de force, celle de *Théâtre-Lyrique*.

Reste la difficulté de l'interprétation. Mais M. Albert Carré nous indique lui-même comment il entend la résoudre. Sa méthode paraît excellente, et nous nous garderions bien d'y contredire. Peut-être m'apparaît-il seulement un peu plus timoré qu'il ne conviendrait dans l'application. Les interprètes viendront quand le premier mouvement aura été donné. Je n'en veux pour gage que cette lettre de M^{lle} Jane Marcy, que je choisis entre plusieurs autres reçues à l'appui de ma thèse, et qui prouve qu'en tous cas les bonnes volontés ne manquent pas.

Monsieur,

Je lis dans la *Revue Bleue* du 16 janvier votre article si intéressant. Je l'approuve absolument et je tiens à vous dire que si vous trouviez un Directeur pour monter le chef d'œuvre dont vous regrettez l'oubli, je suis toute prête à me mettre à sa disposition pour les chanter à des conditions de prix raisonnables et sans aucun caprice.

Lorsqu'en novembre 1896 j'ai repris à l'Opéra-Comique le rôle de Dona Anna de *Don Juan*, vous n'occupiez pas encore les fonctions de critique dramatique à la *Revue Bleue* : aussi je viens vous rappeler que j'ai chanté 90 fois ce rôle, quelquefois deux ou trois soirs de suite, et ce sans coupure, ni transposition, tel qu'il est écrit. J'ai toujours été très heureuse du succès qu'on m'y a fait : ceci pour vous montrer que, si je ne suis pas une étoile consacrée par la Russie et l'Amérique, j'ai cependant quelque peu de valeur.

Pour finir cette lettre où j'ai trop parlé de moi, je termine comme j'ai commencé : je suis prête à chanter *Armide* et les autres rôles du répertoire sans exigence exagérée d'aucune sorte.

Je vous prie, Monsieur, d'agréer...

JANE MARCY.

Ces idées sont dans l'air, je l'ai déjà dit. Tous les connaisseurs, je ne dis pas seulement les amoureux de musique, mais ceux encore qui aiment le grand

art lyrique, sentent que l'évolution nécessaire du Théâtre, après le rayonnement du drame wagnérien, pour mieux l'expliquer historiquement et lui préciser sa date, appelle un retour à ses ancêtres immédiats : Mozart, Glück et Weber. Nous n'aurons perdu ni notre temps ni nos efforts si nous avons pu être pour quelque chose dans cette résurrection des chefs-d'œuvre et, certes, le directeur de théâtre qui saura passer du simple projet à sa réalisation effective est assuré de se faire un nom qui vivra dans l'histoire de l'art de contemporain : je doute que ce puisse être M. Gailhard ; ce ne seront certainement pas MM. Isola, et pour cause : M. Albert Carré est l'homme désigné — il se désigne lui-même — pour ce rôle, plus important que tous les autres !

PAUL FLAT.



LA LISTE DES ILLUSIONS (1)

La vie de l'individu est la réduction photographique de la nature entière qui s'étend au delà de lui ; et son sentiment moral est le symbolisme tragique qui donne à l'univers sa signification. C'est lui le foyer des rayons lumineux comme des rayons sombres des choses, et c'est dans son corps et dans son esprit que s'élabore ce processus compliqué de construction et de destruction, dont les phénomènes grandioses ont pour scène la nature. Il est à croire, certes, que cette vue de l'existence qui fait de l'homme un simple spectateur et non l'arbitre des forces ambiantes, doive le faire nécessairement l'esclave de ses forces. Mais est-il possible pour celui qui a observé le cours de la vie des individus, comme celui de l'histoire, de nier une telle vérité ? Il y a si peu de miel à extraire de cette tragédie amère !

Se peut-il donc que l'on exagère l'étrange destinée de l'âme, cette chose isolée au milieu de l'univers inconscient qui la harcèle et la meurtrit, plante trop délicate, perdue dans un désert de sombres tempêtes ? Et que signifie la religion, dans son sens le plus élevé, sinon l'effort que fait l'âme pour se libérer du monde ? Car assurément, si ce monde était tel que nous le dépeignent d'aveugles optimistes, il n'y aurait pas lieu d'en découvrir un autre ; le mot « salut » serait un vain mot et le désir de construire « un ciel nouveau et une terre nouvelle » nous serait superflu. Et pourtant nous voyons que la religion est aussi vieille que l'âme humaine, qu'elle est l'expression de ses aspirations les plus intenses. La

(1) Extrait d'un ouvrage qui paraîtra prochainement sous ce titre : *L'Eternel conflit*, chez l'éditeur Félix Alcan.